

Manifeste Chutéyé Mavramort et Neptune Port IX 1974

Numéro 7, hiver 1978

Manifestes et textes théoriques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28654ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Quinze

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1978). Manifeste Chutéyé Mavramort et Neptune Port IX : 1974. *Jeu*, (7), 64–68.

septième et dernière proposition

Soyons originaux et ne demandons rien. Je propose qu'une compagnie soit fondée, que cette compagnie ouvre ses portes à tous les artistes qui veulent se produire à l'étranger, chansonniers, peintres, musiciens et que cette compagnie lance auprès du public une souscription : que ceux qui veulent que l'une ou l'autre des oeuvres de Tremblay soit jouée à Paris envoient leur "deux". La communication entre les peuples ne se fera plus par des échanges de lettres entre les conseils des trésors et les conseils des arts, elle se fera de bouche à oreille et de façon plus directe, de bouche à bouche, par ceux qui n'attendent plus qu'on leur donne la parole, mais qui ont décidé de la prendre.

Permettez-moi de terminer par cette parole extraordinaire que le chanoine Lionel Groulx prononçait au Monument national le 30 janvier 1919 et écoutez attentivement, ce sera mon dernier mot...

"Il faut user son esprit lentement dans la recherche et le combat de la vérité, car c'est user le meilleur de l'homme et devenir une hostie d'élite."

MANIFESTE CHUTÉYÉ MAVRAMORT NEPTUNE PORT IX

1974

Lu dans la nuit du 1^{er} novembre 1974, à la fin d'une représentation de Wouf Wouf de Sauvageau au Théâtre du Gesù, ce Manifeste, sans autre titre et resté anonyme, n'est ni un canular, ni un texte qui, comme on dit, a fait date. Il se retrouve ici à cause de son écriture débridée, énergique, affolante. C'est une espèce de lettre ouverte et on peut penser, hypothèse qui en vaut une autre, que pour une fois des spectateurs bien réels ont pris la paro-

le; cela n'arrive pas souvent, pas assez souvent.

Sans parti, sans même l' "honnête" justification d'une pratique théâtrale identifiée, deux fous attendent donc aux bonnes moeurs théâtrales; un manifeste est toujours un cruel coup de force, tendu entre ce qui n'a que trop existé et, visée de l'imaginaire, ce qui n'existe pas encore; la tension qui en résulte est déjà une pratique : le manifeste prend acte; il commence par fausser le jeu de l'offre et de la demande culturelles; il s'interpose entre le "public" et le "spectacle" pour dénier à l'un ses satisfactions de consumma-

teur – fût-il marginal – à l'autre, sa prétention à surmonter, depuis la scène, la névrose sociale. Spectateurs et acteurs se retrouvent ainsi du même côté du texte, ils forment contexte. Qu'est-ce qu'un manifeste, sinon une parole excessive qui excite et appelle la fin d'un monde, un à-venir. La figure privilégiée du manifeste est l'anaphore, soit "la répétition d'un mot (ou groupe de mots) au début d'énoncés successifs" (Dictionnaire de linguistique, Larousse) : le procédé tient de l'emportement, de l'emphase, bien sûr; mais est-il utilisé avec excès, qu'aussitôt il porte subversivement un autre sens : celui d'une offensive de la langue orale contre la langue écrite, du chant contre le discours, du plaisir vertigineux de la redondance parlée contre la coulante plasticité du code écrit. Tissu sonore passionné, le manifeste veut avant tout stimuler physiquement, et comme musicalement, l'auditeur et crier, c'est-à-dire prolon-

ger un son, pour déjouer les "bruits" toujours possibles – protestations, difficultés d'audition, etc. – qui peuvent être la cause d'une perte d'information. Finalement, le manifeste n'existe pas pour convaincre; il n'est pas un discours de pouvoir, car son dessein est d'inaugurer la fête, de se faire échange symbolique dans un don à la fois exutoire du sens et exaltation du son. Que cet échange soit très souvent déçu ne change rien à sa tentative de passer outre les conventions de la communication codée. Le discours du pouvoir, lui, se répète aussi, mais tout autrement : il multiplie les formes – il se formalise pour mieux se cacher – donne le spectacle d'une maîtrise du signifiant; mais ce qui revient inlassablement en lui, c'est le signifié ressasé : publicité, consommation ostentatoire, société du spectacle; discours du même malgré ses formes changeantes. En ce sens, on trouve parfois des manifestes qui n'en portent que le nom !

g.d.

contre toutes les manies hypervampiriques
du gouvernement fantôme,
contre ses robots cacapipisateurs
de mardes et d'illusions chachachouitantes
donc,
contre tout ce qui chie et prêche
la résignation éternelle,
et contre tout ce qui fait caca et pipi
et tra la la et gai lon laire
sur l'émerveillement secret du Québécois
devant une image de la liberté
contre ceux qui ont osé "taper"
le Dialogue exalté du petit théâtre,
désespéré jusque dans la manière de
reproduire le sang sur scène,
contre ceux qui boivent, en secret et en public,
le sang de nos poètes et de nos prisonniers politiques,
contre l'Officialité théâtrale désarticulée
contre tout et contre rien

mais surtout contre l'étouffement de nos
forces intérieures
par les mains maudites du maudit système,
et pour une épuration du milieu artistique
et pour un théâtre qui ne soit pas infirme
et pour un théâtre qui soit le point
de rencontre de toute la virilité spirituelle
de tout le peuple québécois
contre l'illusion névrosante
et pour le Rêve concret,

Merci...

En intervenant dans le processus artistique de notre histoire, l'*Establishment* psycho-cucu, mélo-pipi et néo-fasciste se donne le droit immoral d'étouffer les voix magiques et incantatoires de l'art et de les remplacer par les murmures patentés et hypocrites de toute une belle colonie, engraisée à coups de millions et dont les buts immédiats et pressants seraient d'éteindre le grand feu de révolte qui brûle en chacun de nous et de falsifier la vraie raison d'être du théâtre : libérer et exalter. Et même si ce feu de révolte a, aujourd'hui, le pouvoir de s'auto-alimenter, de lui-même, aux racines de nos propres frustrations, de nos propres humiliations et de nos propres condamnations, nous venons encore, ce soir, l'attiser pour la millième fois et pas encore la dernière, et dire à ceux qui se jouent et s'amusent de la Destinée de tout un peuple et qui se prévalent ainsi du droit de l'abrutir, de l'opprimer,



Wouf-Wouf. Production de La Nouvelle Compagnie théâtrale. Au théâtre du Gesù.

(photo : André Le Coz)

de l'exploiter, de l'humilier, de l'abaisser, de le salir, de le fourrer, de le tromper, de l'illusionner, de le matraquer, de le faire taire et de le vendre pour des pinottes au premier v'nu, nous venons leur dire et leur bêler qu'on est tanné que l'Art théâtral ne soit le fait que d'une élite bourgeoise et satisfaite; nous venons leur dire et leur bêler qu'on en a plein not' "casse" que ce soit l'Officialité théâtrale, incarnée sous les traits de cinq ou six belles grosses institutions françaises et anglaises, qui détienne presque exclusivement le droit de représenter et de reproduire les Aspirations et le Délire collectif du peuple québécois, alors que le véritable souffle de la culture québécoise réside dans la foi des petites troupes dites "amateurs" et non subventionnées.

Nous venons vous dire, ce soir, que si nous laissons encore au gouvernement le pouvoir de décider de l'orientation artistique et politique de nos théâtres, il ne se passera pas beaucoup de temps avant que nous assistions à l'agonie prématurée de notre culture, de notre parole et de notre langue.

C'est pourquoi nous venons réclamer, nous aussi, le droit de péter plus haut que not' trou.

C'est pourquoi nous venons réclamer le droit de parler et de penser tout haut et aussi fort, sinon plus, que les "officiels" de la parole et du déparlage.

Nous voulons pouvoir exprimer notre Angoisse, notre Désespoir et nos Envies, tout seuls, sans avoir à passer par l'abrutissante esthétique du théâtre officiel.

Et ce n'est pas parce que nos "visions" ne sont pas sécurisantes et assises qu'elles doivent être proscrites et condamnées d'avance.

Nous voulons un théâtre qui ne soit pas impersonnel et sans âme.

Nous voulons un théâtre qui nous ressemble et qui soit à l'image et à la grandeur de nos Terreurs et de nos Espérances.

Nous ne voulons pas d'un théâtre faux, menteur et de déchéance bourgeoise.

Nous voulons parler notre propre langue, dans nos propres gestes et dans nos propres intentions.

Nous voulons un théâtre qui marche avec nous et qui soit une Lumière vers laquelle marcher.

Nous voulons un théâtre qui soit réellement issu de nos tripes et de notre force spirituelle collective.

Mais, malheureusement, en ces terres, on ne subventionne jamais la Vérité; on ne subventionne que le Mensonge et l'Hypocrisie.

On ne graisse que les moins dangereux et les plus opportunistes.

On méprise le théâtre dit d'amateurs, celui qui puise son inspiration à même les parties infimes de notre identité spirituelle, sociale et politique et non pas dans la grosse littérature bâtarde et importée dont le Rideau-Vert, entre autres, semble s'être fait l'inquiétant propagateur.

On méprise l'homme québécois jusque dans ses rêves les plus secrets en lui interdisant de participer concrètement à la Vie et de s'élever au-dessus de la médiocrité et de l'infériorité capitaliste.

Et si on vient nous dire qu'il se monte, chez nous, de plus en plus de pièces de nos auteurs québécois — alors que finalement on ne fait que les récupérer pour mieux les ravalier plus tard et ramener le souffle cuisant et terrible de leurs voix à l'état de la plus banale et inoffensive littérature — nous leur répondrons que pendant qu'on nous donne l'illusion qu'il se monte, chez nous, de plus en plus de nos auteurs québécois, comme, par exemple, Gauvreau ou comme Sauvageau, ici, ce soir, on nous *shoote* des *Bill 22* dans le subconscient et on nous "cringue" des somnifères P.I.L. (Projet d'initiative locale) et P.J. (Perspective-Jeunesse) dans le cerveau.



Wouf-Wouf. Production de La Nouvelle Compagnie théâtrale. Au théâtre du Gesù.

(photo : André Le Coz)

Qu'on veuille nous endormir et qu'on veuille se servir de nos propres terreurs pour essayer de nous divertir, nous ne l'accepterons plus.

Nous disons qu'en ne subventionnant que leurs grosses institutions inoffensives, le gouvernement se veut l'assassin du vrai théâtre québécois et en même temps le créateur d'une illusion québécoise morbide, celle que l'individu ordinaire et anonyme n'a jamais rien eu et n'aura jamais rien à dire.

Et finalement, nous sommes ici, ce soir, pour confirmer qu'il est bien vrai que Jean-Louis Roux fut un de nos premiers hommes de théâtre à s'être faits comptables, comme le fils de Dieu à s'être fait homme, et qu'il fut vraiment le premier à avoir conçu le théâtre comme un super-cocktail-party privé où tout le monde se plaint d'être tout le monde et où l'on n'attend plus que le clou de la soirée qui est, "bien sûr et cela va de soi", nul autre que Shakespeare lui-même, déguisé en Jean-Paul Sartre, sous un maquillage raté imitant Gratien Gélinas et organisé par Ionesco. Et qu'il est bien vrai, aussi, que Yvette Brind'Amour fut l'une de nos premières femmes vraiment libérées, mais, malheureusement, à la fois constipée, à vouloir tendre la main et tout le reste au monde interlope de la politique et à accepter de redonner au théâtre québécois, moyennant quelques subventions bien méritées et bien naturelles, l'image d'une longue et agaçante platitude de "boulevards" en culs-de-sac et à consentir, du même coup, à plonger le théâtre dit professionnel dans un abîme de quêtaineries d'où, paraît-il, il est difficile de sortir.

Et pour terminer, nous disons que lorsque tous les publics de tous les théâtres auront compris que le fait d'être assis sur un siège de théâtre numéroté ne fait pas partie intégrante d'un jeu, d'un divertissement, d'un hasard ou d'un certain snobisme, mais qu'il fait bien plutôt partie d'un acte social, politique, spirituel, rituel et magique, posé en toute conscience et en toute acceptation, alors les temps ne seront pas loin où l'Establishment ténébreux, vaincu par l'éclatante solidarité du peuple qu'il opprimait, nous remettra les ancestrales clés de la liberté... celles qui n'ont ouvert jusqu'ici qu'une seule et unique porte.